

**B i b l i o t h è q u e**  
des  
**SCIENCES  
HUMAINES**

**La révolution  
du féminin**

par

**CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE**

**nrf**  
Éditions Gallimard



*Bibliothèque  
des sciences humaines*



CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE

LA RÉVOLUTION  
DU FÉMININ

*nrf*

GALLIMARD



*Pour Adam et Rose*



## INTRODUCTION

### *Le séisme féministe*

À l'échelle de l'histoire humaine, l'émancipation féminine a été fulgurante. Définies pendant des siècles, des millénaires même, selon une essentielle infériorité synonyme de soumission, les femmes ont soudainement accédé à la liberté. Entre les années 1970 et aujourd'hui, leur condition a changé du tout au tout au gré d'une dynamique irrésistible d'affranchissement et de légitimation sociale. S'extirpant du cadre domestique où elles étaient cantonnées, elles ont investi le monde, dans tous les domaines et à tous les échelons. Voilà comment, en quelques décennies, les femmes sont devenues des individus de droits en tous points similaires à leurs homologues masculins. Nous en avons ainsi fini avec leur séculaire minoration. Plus de division sexuée des tâches, plus de hiérarchie implicite des rôles, plus d'exclusivité d'aucune sorte, mais le seul principe de l'égalité des sexes à défendre et à garantir toujours davantage.

Curieusement, ni la rapidité ni l'intangibilité de ce processus ne sont reconnues dans leur portée décisive. On s'attache à souligner la lenteur, la fragilité et la contingence d'une évolution qui se révèle tout à l'inverse soutenue, durable et absolue. À se concentrer de la sorte sur les ratés et les incomplétudes de l'égalisation des conditions féminine et masculine, on ne prend pas assez la mesure du caractère inéluctable de leur homogénéisation. Il est vrai que certains acquis de la lutte pour l'émancipation demeurent soumis à des atteintes récurrentes et qu'il arrive que

l'on observe des retours en arrière inquiétants. Il n'est pas question de le nier, mais d'observer que la focalisation sur ces problèmes concourt à entretenir la myopie qui caractérise notre regard sur la place des femmes dans la sphère occidentale — car, on l'aura compris, nous nous limitons à ce cadre.

En chaussant les lunettes de l'histoire, nous voulons corriger cette vision troublée et mettre en lumière l'envergure de l'action et de la pensée féministes. Il y va de bien plus que de la simple application du principe égalitaire aux deux sexes. Superficiellement, on peut l'interpréter comme une dynamique de rattrapage : il s'agissait de faire accéder les femmes au statut d'individu libre et égal qui était celui des hommes depuis l'avènement des démocraties libérales. Plus en profondeur, il faut repérer ce mouvement par lequel, en bouleversant la définition du sujet féminin, les militantes de la cause des femmes ont modifié l'organisation même des sociétés. Ainsi, à rebours des interprétations qui font de la théorisation démocratique du politique l'événement fondateur de notre monde moderne, nous entendons montrer que le moment féministe constitue un tournant au moins aussi déterminant, marqué par l'avènement d'une nouvelle condition humaine dans le cadre d'un réordonnement complet de l'être-ensemble.

L'affranchissement vis-à-vis de la soumission à un pouvoir surplombant a inauguré une nouvelle ère anthropologique : la liberté originelle et l'égalité formelle que les hommes se reconnaissent les légitimement dans leur droit de se gouverner eux-mêmes. L'enracinement de la démocratie s'est fait sur le socle de cette appréhension éminemment abstraite et universelle du sujet. Mais, à l'image de ces auteurs qui pensent le passage d'un monde hiérarchisé et organique recevant ses lois d'en haut à un monde peuplé d'égaux ne se fondant plus que de l'intérieur de lui-même, ce nouveau sujet est aussi foncièrement masculin. C'est sans les femmes que la modernité démocratique s'édifie. Réduites à leur capacité procréatrice et confinées dans l'espace domestique, les voilà privées du statut d'individu libre et exceptées du nouvel horizon égalitaire.

La justification séculaire de l'inégalité des existences masculine et féminine repose sur cette conception fonctionnelle qui attribue des rôles sociaux spécifiques à l'homme et à la femme. Couplée à l'insistance sur l'autorité prééminente du chef de famille, elle fonde le modèle patriarcal ; celui-ci a traversé les âges par-delà même la « révolution moderne » du politique qui modifie profondément l'entendement de la vie commune en définissant une société composée de sujets libres et égaux<sup>1</sup>. Un principe échappe en effet à cette refondation : ce principe, c'est l'exclusion des femmes de toute participation au destin collectif. En prolongeant la distinction entre une sphère où dominant la raison et les lois et une sphère placée sous le signe des passions et de l'arbitraire, les modernes les enferment dans leur *nature* d'êtres sentimentaux et irrationnels.

Des origines grecques de la pensée politique aux théories démocratiques, aucune dérogation n'est ainsi faite à la logique de démarcation qui réserve aux uns la maîtrise des affaires publiques et ne reconnaît aux autres que les charges de la vie privée. C'est au regard de cette longue histoire de la division sexuée des ordres qu'il faut comprendre les bouleversements initiés par le féminisme. Car c'est un séisme majeur qui se produit alors, une révolution sans précédent au terme de laquelle l'ancien agencement de nos sociétés s'est trouvé délégitimé pour laisser place à une structuration foncièrement inédite.

En s'attaquant au confinement dans l'ordre domestique, les féministes de la deuxième vague ont suscité une dynamique irrésistible par laquelle les femmes ont investi l'espace social, produisant un changement d'ampleur : la ligne de séparation pluriséculaire entre une sphère privée féminine et une sphère publique masculine s'est progressivement effacée au point de disparaître dans la période récente.

Le processus à l'œuvre a été celui d'une déssexualisation des rôles et des fonctions. D'un côté, les statuts sociaux ont été

1. Marcel GAUCHET, *L'Avènement de la démocratie*, 4 vol., dont un à paraître, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », t. I, *La Révolution moderne*, 2007.

rendus neutres, les femmes pouvant prétendre les assumer tous ; de l'autre côté, les responsabilités familiales ont été disjointes des attributions sexuées, les pères devenant peu à peu des mères comme les autres. Si les unes se sont affirmées en tant qu'individus susceptibles de se substituer aux hommes dans tous les domaines de la vie sociale, les autres aspirent désormais à endosser les rôles concrets traditionnellement assumés par les femmes dans la vie intime. Il faut le préciser immédiatement, ce double constat n'est tenable à ce jour que sur le plan des principes, tant il est vrai que le partage sexué des tâches demeure une réalité sociologique. Mais, à trop insister sur les données contradictoires, on passe à côté de ce qui constitue sans doute l'une des mutations les plus importantes de l'histoire humaine.

Avec l'émancipation et la démultiplication des sphères de légitimité féminine, c'est l'organisation immémoriale de nos sociétés selon la hiérarchisation sexuée des domaines de l'existence qui s'évanouit pour laisser apparaître trois ordres, le public-politique, le privé-social et l'intime<sup>1</sup>, trois ordres au sein desquels les hommes et les femmes possèdent les mêmes droits et nourrissent les mêmes ambitions. C'est ainsi que, un peu plus de quarante ans après ses premières expressions, on peut dire que le projet féministe a donné naissance à un monde nouveau, nouveau en raison même de sa féminisation. Désormais, les hommes et les femmes partagent une semblable condition qui fait d'eux des individus abstraits et égaux en même temps que des sujets concrets et sexués.

Car, et c'est le point nodal de notre propos, la consécration du dessein égalitaire et l'avènement d'une société à la fois neutre et mixte n'ont pas fait disparaître cet invariant anthropologique que constitue la division du genre humain en deux sexes. Que la chose soit douloureuse pour certaines personnes dont les attributs physiologiques ne coïncident pas avec le ressenti et les aspira-

1. Nous devons à Marcel GAUCHET d'avoir attiré notre attention sur cette nouvelle structuration et sur la fondation néolibérale d'une sphère de l'intime (« Les voies du néolibéralisme », séminaire de l'EHESS, 2009-2010).

tions intimes n'enlève rien à la nécessité devant laquelle chacun de nous se trouve de se définir comme homme ou comme femme. On peut souligner la relativité et l'étroitesse de ce choix, reste qu'en réalité il n'y en a pas d'autre<sup>1</sup>. Voilà pourquoi nous assumons de continuer à réfléchir dans les termes du masculin et du féminin. La démarche peut paraître vaine, voire obsolète : à quoi bon s'évertuer à raisonner à partir de notions qui évoquent l'ancienne hiérarchie dans un monde destiné à devenir paritaire ? C'est que les individus ne s'y trouvent pas exonérés de devoir se concevoir en tant que sujets *incarnés* et *sexués*, quoi qu'en pensent les tenants de l'abstraction inconditionnelle.

Comment a-t-il pu se faire que cette dimension de l'incarnation qui caractérise la condition non pas seulement humaine, mais vivante même, soit dévalorisée au point d'échapper à toute considération positive ? Par quelle opération subreptice les sujets de préoccupation ayant trait à la corporéité féminine ont-ils été définitivement rangés du côté de l'aliénation ? Pourquoi, après n'avoir été *que* des corps, les femmes doivent-elles vivre aujourd'hui comme si elles n'en avaient pas ? La réponse à toutes ces questions se loge au cœur même du féminisme.

Il faut partir de ce tournant décisif dans l'appréhension du destin corporel féminin que constitue la révolution de l'émancipation. En portant et consacrant une exigence de libération vis-à-vis des impératifs biologiques, les représentantes de la deuxième vague ont initié un mouvement de déféminisation de la procréation qui a délivré les femmes de la responsabilité exclusive du renouvellement des générations. Le projet d'enfant est désormais un projet individuel susceptible d'être conçu par une femme comme par un homme, seul ou en couple, hétérosexuel ou

1. Nous laissons de côté le problème, déchirant mais minoritaire, de l'intersexuation, soit le fait de naître avec des caractères sexuels féminins *et* masculins. Voir Colette CHILAND, *Le Transsexualisme*, PUF, « Que sais-je ? », 2003. Si l'Allemagne, l'Inde et l'Australie ont récemment reconnu la légalité d'un troisième genre, « neutre » ou « indéterminé », ces décisions restent isolées et ne font pas du tout l'unanimité au sein de la communauté LGBT (lesbiennes, gays, bis et trans), la principale revendication des transgenres étant la possibilité de changer de genre à l'état civil sans devoir passer par une opération chirurgicale.

homosexuel. Dans cette logique, le refus de la maternité constitue une option procréative légitime, signalant que l'ultime affranchissement est advenu, soit la possibilité pour une femme de se rêver une vie non maternelle.

Ce qu'il faut observer ici, c'est comment, en même temps que le corps féminin a été affranchi de la tyrannie de la nature, il s'est trouvé stigmatisé en tant que lieu par excellence de la domination masculine. Synonyme d'enfermement et de destin subi, il en est venu à condenser toutes les visées émancipatrices. Le féminisme a ainsi nourri une dynamique puissante de *désincarnation*, les femmes devant prendre conscience, pour s'en libérer, de tous les mécanismes corporels les rabaissant à une condition de subordination.

Conjugalité, sexualité, maternité, souci esthétique, tous ces domaines de l'existence relatifs à la corporéité féminine sont envisagés à travers le prisme de l'aliénation, la supériorité masculine étant étroitement associée au maintien des femmes dans les rôles contraints d'épouses, de mères et d'amantes. C'est donc en s'affranchissant des servitudes physiques que l'on entend briser cette logique séculaire, l'impératif féministe pouvant se ramener à cette injonction faite aux femmes de vivre et de se penser comme des individus purement abstraits et non plus comme des sujets incarnés.

Le problème, c'est que cette exigence s'est révélée intenable. Au tournant des années 2000, le féminisme marque le pas chez les jeunes femmes. Pour les avocates de la cause de l'égalité entre les sexes, ce désintérêt est interprété comme un signe de méconnaissance et d'oubli : profitant des avancées obtenues de haute lutte par les féministes de la deuxième vague, leurs héritières se contenteraient des acquis confortables d'un monde ouvert sur tous les horizons professionnels et sur toutes les options personnelles. Sans vouloir réfléchir à leur propre responsabilité dans ce mouvement de désinvestissement, les féministes stigmatisent ces ingrates jeunes filles jouissant de la liberté sexuelle si chèrement conquise et des choix de vie si difficilement rendus possibles. Alors certes, il faut entretenir la flamme

et toujours rappeler qu'il y a quarante ans encore les femmes restaient empêchées de quasiment tout, mais il faut aussi repérer ce que les intermittences de l'engagement féministe disent d'une certaine forme d'aveuglement.

Si les jeunes filles du XXI<sup>e</sup> siècle ont du mal à se définir comme féministes, c'est qu'elles ne se reconnaissent pas dans le miroir qui leur est tendu, un miroir qui leur demande précisément de ne pas se mirer. En réduisant le corps féminin au statut d'instrument favori de la domination masculine, on a contraint les femmes à dénier leur propre corporéité. Ce faisant, on les a privées d'un rapport simple et positif à ce qui constitue pour elles le principal médiateur de leur relation au monde et aux autres.

Nous nous proposons de réfléchir à la dimension incarnée de l'existence féminine dans une perspective féministe. La lutte pour l'égalité des droits et des conditions ne devrait pas oblitérer la matérialité de l'*expérience vécue* de celles qui ne peuvent décidément pas faire comme si elles n'avaient pas de corps. Il s'agit ainsi de faire droit au pôle concret subjectif qui est le pendant du pôle abstrait individuel dans la définition du sujet contemporain. Il va de soi que cette dualité anthropologique concerne autant les hommes que les femmes, tous étant semblablement des individus de droits requis de se définir en tant que personnes sexuées. C'est pourquoi le corps est autant un *problème* pour les uns que pour les autres. Nous ne le négligeons pas et tâcherons de ne pas l'oublier. Cela étant posé, c'est bien le versant féminin de la question que nous allons explorer de façon privilégiée. Quel sens revêt pour les femmes l'obligation dans laquelle elles se trouvent désormais de devoir vivre dans le monde comme des hommes, tout en continuant de s'éprouver comme des femmes ?

Afin de répondre à cette question, nous nous devons de faire au préalable un détour généalogique en examinant les grandes interprétations qui nous ont été données du féminin, respectivement par l'anthropologie, la psychanalyse et la théorie féministe. Ces trois approches se développent concomitamment à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nous apprenant que ce n'est qu'à partir du moment

où les femmes deviennent une cause qu'elles deviennent aussi un objet pour la pensée. C'est donc simultanément, quoique selon des démarches bien différentes, que l'on s'est interrogé sur la nature de la condition féminine, sur les fondements de sa minoration séculaire et sur les prérequis de sa réévaluation.

Les anthropologues se sont attachés à repérer la diversité des formes de la parenté et la pluralité des statuts féminins, l'accord se réalisant autour de l'universalité de la hiérarchisation sexuée des sociétés. Les psychanalystes ont entrepris de mettre en évidence les sources psychiques de la différence entre les sexes, s'efforçant de démêler le rôle joué dans cette histoire par la spécificité maternelle. Les féministes, enfin, ont mis au jour les ressorts historiques et sociaux de la domination masculine, posant, avec la notion de genre, le socle dans lequel enraciner son dépassement. Chacune de ces approches a participé de la compréhension de l'immémorial *destin* féminin, chacune a révélé une dimension cruciale du point de vue de l'objectif d'émancipation : la relativité des positions féminines sur fond d'invariante suréminence masculine, la centralité du problème de la sexualité et l'importance de la maternité, l'exigence d'une neutralisation sexuée dans le combat pour l'égalité.

En partant de ces trois écoles de pensée et de leurs acquis, nous avons à saisir une situation qui leur échappe assez largement. Car la condition féminine de notre temps n'a plus rien à voir avec celle dont s'étaient emparées ses premières théoriciennes ; elle ne coïncide pas non plus avec les combats que leurs héritières continuent de mener en oubliant d'en considérer tout un versant. Il faut donc adopter une perspective nouvelle et réfléchir sous un angle différent pour envisager dans sa pleine mesure la question de ce que c'est que d'être une femme aujourd'hui.

Nous allons le faire en considérant l'*expérience* du féminin, une notion que nous empruntons au registre phénoménologique. La dévalorisation philosophique du corps comme relevant du domaine de la contingence, de la matière et de la passion, a soutenu la tentative féministe de délégitimation de la corporéité

féminine. En définissant l'existence humaine comme étant irréductiblement incarnée, et en faisant du corps le vecteur même de l'accès au sens, la phénoménologie nous offre les postulats idoines à une démarche de réappropriation positive du corps féminin.

Il s'agit de rendre compte de la particularité du rapport au monde et aux autres qu'implique le fait d'être une femme, c'est-à-dire le fait de s'éprouver concrètement comme sujet incarné et sexué. L'ornière essentialiste n'est pas loin et on aura sans doute vite fait de nous y pousser. On aura tort, car ce n'est pas plus de dispositions physiologiques que de réquisits biologiques qu'il sera question ici. Ce qu'il faut appréhender, c'est le *sens* que revêt le corps pour celles qui en font l'expérience quotidienne. On verra que, relativement aux grandes dimensions phénoménales que sont le temps, l'espace, l'image et la socialité, il détermine bel et bien certaines caractéristiques particulières, étrangères aux hommes, et que l'on peut donc qualifier de féminines.

Nous entendons déjà les protestations indignées de celles et ceux que désespère l'emploi perpétué du féminin singulier. En l'assumant, cependant, nous ne cherchons pas à glorifier une quelconque différence, mais voulons nous essayer à une pensée réconciliée de l'existence féminine. Car celle-ci relève bel et bien de deux ordres de réalité : chaque femme est un individu de droits, pleinement légitime dans la sphère sociale et publique, chaque femme est aussi un sujet concret de sexe féminin, soucieux de s'accomplir dans la sphère privée et intime. Voilà pourquoi, tout en tenant fermement l'objectif de l'égalité, nous voulons reconsidérer les dimensions corporelles de la condition féminine contemporaine, des dimensions suspectées à tort de jouer contre l'émancipation.

Penser le féminin donc, mais pas exclusivement ; penser le masculin également, étant entendu que l'un et l'autre ne renvoient à aucune essence, mais qu'ils se repèrent chez les femmes comme chez les hommes, selon une logique de convergence qui annonce leur future indistinction. Penser surtout l'inédit des rôles

et des fonctions que nous endossons, toutes et tous, et repérer que nous sommes en train de vivre une véritable mutation anthropologique et sociale : plus d'assignations sexuées des ordres de l'existence, plus de frontières entre le public et le privé, plus de repères; ni de normes genrés... Reste la singularité des expériences individuelles et l'envie d'y donner sens.

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉSEXUALISATION  
DU VIVRE-ENSEMBLE

